

Mission 123

Silhouettes rectilignes. Gouttelettes d'eau en suspension au-dessus du fleuve. Sur les berges, les hommes enroulés dans des couvertures attendent, immobiles, le lever du soleil. La lumière est encore filtrée par une humidité poisseuse. Nous bougeons nos mains, plions et déplions nos doigts pour vérifier que nos articulations ne sont pas rouillées. Nous tapons des pieds, de temps à autre, comme les chevaux à l'arrêt soulèvent une patte pour briser l'immobilité à laquelle ils sont contraints.

Nous sommes descendus du bateau quelques heures plus tôt. La mission est comme terminée. Il ne nous reste plus que le retour, la remontée vers Tananarive. Sur la longue piste jusqu'à Morondava nos corps sont repliés au mieux dans l'inconfort des « tatas ». Le repliement sur soi est variable d'un individu à l'autre. Les petits souffrent moins sans doute. Les grands cherchent une diagonale de confort pour leur corps trop vaste dans ce moyen de transport.

Les bagages, les cantines de médicaments, les tentes tout a été monté, équilibré, ficelé, bâché sur le toit des véhicules. Rien ne doit glisser en cours de route malgré les chaos. Rien ne glissera d'ailleurs. Des hommes minces et musclés, pieds nus, mains nues ont hissé le tout sur des galeries de toit auxquelles ils s'accrochent. Ils ont attaché et recouvert cet ensemble indispensable qui nous accompagne depuis le départ et dans lequel chacun retrouve le soir, on ne sait jamais comment, ses propres affaires. Du désordre apparent chacun extrait ce qui lui revient. Et tout va bien ainsi.

Le soleil s'est levé. Nous disons au revoir à l'équipage. L'émotion noue les gorges, gonfle les yeux. Nous chantons, nous mal, eux bien. Chacun va rejoindre ce qui le constitue dans son histoire individuelle ou collective. Nous avons, pendant deux semaines, partagé beaucoup respectant nos singularités mais mettant en commun une petite part d'humanité. Le moment de la séparation vient nous signifier que nous devons nous en arrêter là.

Le trajet de retour est un temps de sommeil ou de méditation, les deux se recouvrant quelquefois dans des images confuses. Dans le bruit du moteur et dans le nuage de poussière dessiné par le véhicule qui nous précède s'installent les interrogations. Les noms des villages se confondent. La stricte chronologie de notre présence sur cette terre s'efface. Le temps se relâche. Les images de notre activité, de notre indispensable organisation laissent progressivement place à des sensations, à des impressions, à des questions.

Nous, nous arrivons vers eux au jour dit, à l'heure dite. Sur le tableau des salles de classe dans lesquelles nous nous installons, la date de la prochaine mission est écrite à la craie. L'énergie pesante des zébus a hissé les cantines de médicaments et de matériel. Des hommes élancés font le reste. Nous ouvrons des caisses soigneusement étiquetées, préparons notre installation pour être efficaces. Alain et Alain se penchent sur les dosages et le nom des molécules. L'installation de la pharmacie ancre notre rationalité dans des lieux où les enfants apprennent et où les chauves-souris nichent confortablement. Mamatsara, la dentiste, cherche l'ombre et ouvre une table sur laquelle elle constatera, une fois de plus, que la situation est branlante et que les dentitions sont le reflet de la géopolitique du pays. L'accueil accroche le panier dans lequel seront pesés des enfants étonnés et quelquefois criards. Le pôle gynécologie cherche le tissu qu'il faudra accrocher pour préserver l'intimité nécessaire à la conservation de la dignité.

Les généralistes, les pédiatres, les spécialistes qui doivent abandonner leur spécialité pour une approche médicale plus simple, plus rapide et plus sommaire, les infirmières qui assurent la bobologie hors du champ de méticulosité auquel elles ont été formées, tous cherchent les interprètes sans lesquels rien n'est possible. Il faut traduire, bien sûr. Le passage d'une langue à l'autre se fait plus ou moins bien selon les compétences linguistiques. Mais dans l'incompréhension qui s'installe quelquefois, il y a autre chose.

Nous faisons, ils attendent. Nous expliquons, ils écoutent. Nous les

photographions, ils se découvrent. Nous classons. Ils empruntent d'autres voies pour s'organiser. N'installons nous pas une inévitable dissymétrie ? Que savons- nous de leur rapport au monde, que savons- nous de leur rapport au temps ? Que savons-nous de ce qu'ils savent de nous ? A travers la question joyeuse des enfants « Comment t'appelles-tu ? » surgit une autre question « Qui es-tu ? » La question sous-jacente de l'identité ne recoupe-t-elle pas celle de notre présence ici ? Nous sommes d'abord un prénom que nous leur communiquons en souriant en échange du leur qu'ils nous donnent en riant et que nous essayons de répéter maladroitement, ce qui provoque parfois leur hilarité. Premiers contacts rapides et gais en arrivant dans les villages, comme une petite musique qui glisse entre leurs dents de lait. Très vite ils vont poursuivre. Avons-nous des crayons qu'ils n'ont pas ? Avons-nous des bonbons qu'ils n'ont pas ? Bien sûr, ne pas installer ce type de rapport « donner sans échange » Pour la consultation ils paient une somme dérisoire mais hautement symbolique qui retourne à la caisse du village et s'inscrit dans un cercle de solidarité possible.

Les bosses de la piste se font plus rares. C'est l'arrêt indispensable à tous. Nous sommes au lieu-dit « L'allée des baobabs » Nous extirpons nos carcasses de l'imbroglia des sièges et des sacs à dos. Nous nous étirons et contemplons les arbres centenaires. Le fût est immense, la ramure modeste. Des racines souterraines, nous ne savons rien. Que nous diraient-elles de l'histoire tourmentée de ce pays, de cette île disloquée, séparée de l'Afrique ? Ces arbres ont quelque chose de minéral. Ils sont majestueusement silencieux, nous imposant leur dignité mutique. Leur existence est d'un autre ordre que la nôtre.

La remontée de Morondava à Tananarive reprend après une nuit de repos à Miandrivaze. Plus nous approchons de la capitale plus les moyens de transport retrouvent de l'espace et nous de l'aisance. Mais l'esprit continue à s'interroger sur ce déséquilibre perçu entre eux et nous, en leur défaveur. Une infime fissure s'est installée. Comment dire ? Nous avons le luxe de pouvoir donner.

Des images passent. Des sensations reviennent. Des propos résonnent. Des

regards, des gestes simples se fixent dans la mémoire. Autant de parcelles de vie à déchiffrer comme les tesselles d'une mosaïque dont le sens et la beauté n'apparaissent qu'en prenant du recul. C'est dans la distance que la signification se fait jour. Signification de nos vies. De leur vie, de celle qu'ils savent nous communiquer.

Les petites mains des enfants dans les nôtres quand ils nous raccompagnent le soir au bateau. Plusieurs petites mains dans chacune de nos mains et des rires à n'en plus finir. Rien d'autre que cette joie.

Le feu, le soir. L'équipage, dans la journée, a ramassé de grandes branches sèches, longues comme des crocodiles fossilisés. Le feu pétille. C'est une invitation à la musique, à la danse, à la joie. Un bidon vide qu'ils frappent en cadence, un danseur qui se lève, une voix qui monte : ils nous invitent à partager un rythme, celui qui nous raccorde à la nuit et nous inscrit dans quelque chose de plus fort que nous-mêmes. De l'énergie pour les consultations à venir, de l'énergie pour combler nos défaillances. Nous pouvons chanter ou rester silencieux. Nous prononçons sans doute tous, à un moment ou à un autre de la nuit, cette phrase revenue de notre enfance « il y a très longtemps.. »

La traversée du pont sur la Tsiribine. Le fleuve roux est immense, tâché çà et là du vert vif des champs de riz dont l'ordonnement des implantations nous échappent. Dans les boucles lentes de l'eau chargée de terre naît un tableau moderne dont nous tirons les clichés. De l'extrémité du pont monte un bruit rauque, comme un sanglot. Des femmes et des hommes en pleurs s'avancent dans une cadence régulière sous la chaleur. Nous nous taisons avant de comprendre. Les voleurs de zébus ont tué. Ils ramènent les corps dans des tissus accrochés à une longue branche qui repose sur l'épaule de l'homme de devant et de l'homme de derrière. Un hamac mortuaire. Deux pieds immobiles en sortent signifiant le drame. Nous finissons notre traversée pedestre dans le silence. Ils poursuivent leur marche en sens inverse dans la douleur.

Les lunettes. C'est à travers les yeux de Marc qui me raconte que je déchiffre ce

qui s'est passé. Un homme âgé a tout à coup pu lire à nouveau la Bible. Quelque chose d'essentiel lui, la capacité à s'élever sans doute, lui en a été rendue. Il a renoué avec une part d'humanité dont il avait été privé parce qu'il ne voyait plus. Marco et lui, à parts égales, dans une communication muette puisqu'ils ne parlent pas la même langue ont partagé la même joie.

Les femmes à la source. Un bouillonnement d'eau, de fraîcheur, d'ombre et de joie. Dans l'abondance du flux qui jaillit, elles lavent le linge, trempent les enfants, remplissent les seaux, parlent et rient de toute chose. Penchées ou redressées, resserrant les lambas, rattrapant les petits, elles s'activent. Une phrase inappropriée en ce lieu et à ce moment vient battre mes tempes « on ne naît pas femme on le devient » Certes, mais ici la rationalité s'arrête et la question de leur devenir reste suspendue un instant à la vitalité du spectacle. Une force austère trame dans mon corps une zone de silence. Je me dis que le choix de la vie est une forme de résistance.

La communion. Un dimanche à Ankalaloubé, une adolescente dans une robe blanche de dentelles et de volants. Quelques perles autour du cou font étinceler sa peau. Quelques maisons, une table, une petite cour, des gens heureux. C'est donc une communion. Immédiatement nous sommes invités à danser, à rentrer dans leur rythme, à partager leur joie. Nadine et Mamatsara, jolie maman, emboitent le pas à la joie proposée. Elles entrent dans la danse.

Tous ces moments font-ils l'équilibre avec les médicaments que nous distribuons, avec les soins que nous prodiguons, avec les auscultations que nous organisons ? Difficile d'identifier le point subtil qui fait ou pas basculer les situations et nous balance du donner au recevoir. La solidarité, utopique peut être, que nous venons exercer veut simplement dire « ne pas en prendre son parti » Le cyclone peut souffler les toits. Nous pouvons arracher 206 dents sur la journée dans un décor de théâtre, trempant et retrempant les outils dans un liquide âcre qui sent l'eau de Javel ; nous pouvons plier un peu, bancals sous la chaleur ; nous pouvons, assourdis par les cris des nourrissons, passer le dos de notre main sur notre front collant, nous continuerons à jouer à l'élastique avec eux si l'occasion se présente, à souffler des bulles de savon aux enfants électrisés par ces rondeurs éphémères, à ne pas en prendre notre parti car ce serait perdre la partie.

Revenir est une fidélité que nous leur devons, que nous nous devons d'exercer.
Et je continuerai à me rassembler pour mettre des mots sur les choses.

J. BONNEAU

Juin 2016